

Deux interviews d'Adolph Reed Jr. sur le « réductionnisme racial »

Aux Etats-Unis, un vif débat traverse la gauche et l'extrême gauche sur le « réductionnisme racial » et le « réductionnisme de classe », deux accusations lancées de part et d'autre, entre grosso modo les partisans de la Vieille Gauche (*Old Left*) ou en tout cas ceux qui se réclament la lutte de classe –une espèce en voie de disparition des deux côtés de l'Atlantique –, et ceux de la Nouvelle Gauche (*New Left*) et des partisans de la « justice sociale » et des « nouveaux mouvements sociaux ». Pour connaître le point de vue de l'auteur sur le mythe du réductionnisme de classe, vous pourrez également lire cet article traduit par nos soins : <https://npnf.eu/spip.php?article770>. (*Ni patrie ni frontières*)

Adolph Reed Jr. : Nous devons éviter le réductionnisme racial

[Entretien avec Jennifer C. Pan dans *Jacobin* (4 mai 2023)
<https://jacobin.com/2023/05/adolph-reed-race-reductionism-black-freedom-movement-class-politics>]

Avec 47 millions de personnes, la population afro-américaine des États-Unis est à peu près équivalente à celle de l'Espagne. Malgré l'importance de l'une des plus grandes minorités américaines, les discussions sur la *Black politics*¹ ont tendance à être réductrices et anhistoriques. De manière assez cavalière, les critiques du racisme tracent une longue ligne d'oppression qui trouve son origine dans les premiers jours de l'existence des États-Unis. De même, les forces qui, selon la vision dominante du racisme américain, ont cherché à s'opposer à cette tyrannie raciale monolithique se seraient toutes battues sous la bannière unique de la «lutte de libération des Noirs».

¹ J'ai choisi de ne pas traduire cette expression par «politique noire» en raison de la diffusion récente et massive par la gauche gauloise de termes racialisés comme «blancs», «non blancs», «noirs», «racisés», etc. Le site et la revue *Ni patrie ni frontières* ont déjà publié une douzaine de textes d'A. Reed Jr. qui exposent la critique de l'identitarisme et du réductionnisme racial : <https://npnf.eu/spip.php?rubrique146> (*NdT*).

Certes, ces tentatives d'examen de l'histoire de la discrimination permettent de contrer les arguments proposés par la droite qui défendent des formes de hiérarchie ascriptive². Cependant, elles le font au prix d'aplanir les complexités de la politique afro-américaine existante. Le théoricien politique Adolph Reed Jr explique à *Jacobin* que cette approche ne tient pas compte du fait que la politique afro-américaine n'est pas à l'abri des forces économiques et des forces de classe qui ont façonné et continuent de façonner la politique américaine en général.

JENNIFER C. PAN : Vous critiquez depuis longtemps³ la notion d'un «mouvement pour la liberté des Noirs» cohérent ou transhistorique, ou l'idée que l'on pourrait tracer une ligne ininterrompue depuis la lutte pour l'abolition de l'esclavage jusqu'à Black Lives Matter, en passant par le mouvement pour les droits civiques. Pourquoi ce cadre d'analyse n'est-il pas utile, selon vous, pour comprendre la politique afro-américaine, aujourd'hui ou dans le passé?

ADOLPH REED : Lorsque les gens évoquent «*mouvement pour la liberté des Noirs*» ou la «*lutte de libération des Noirs*» ou le «*long mouvement pour les droits civiques*», ils reprennent un vieux trope, un vieux thème narratif, qui remonte aux débuts de l'étude de l'histoire politique et de la pensée politique des Afro-américains. À l'époque, cette construction idéologique s'appelait «*la lutte des Noirs pour la liberté*» ou «*la quête d'égalité des Noirs*». Tant hier qu'aujourd'hui, ce concept présuppose tout d'abord que les Noirs constituent une entité collective spéciale. Elle implique également l'existence d'une lutte globale au cours de laquelle que les Noirs auraient toujours voulu unanimement la même chose et elle suggère que les désaccords politiques entre les Afro-Américains éclateraient seulement au sein d'un ensemble de valeurs fondamentales partagées.

L'idée d'un mouvement intemporel pour la liberté des Noirs nous propose un récit au fil unique et réduit une réalité beaucoup plus complexe. Ce discours pose l'unité raciale comme fondement essentiel de la compréhension des Noirs : il construit et impose une compréhension antihistorique de l'expérience des Noirs dans la vie politique américaine. Il définit les Noirs comme étant en quelque sorte en dehors de l'histoire et réduit les différences entre les moments historiques en présument que les Noirs se battaient pour les mêmes objectifs en 2020 qu'en 1860 – ou en 1619, pour l'amour du ciel ! – ce qui est absurde.

Dans un article intitulé «*Spéculateurs et Misères de la “gauche” antiraciste⁴*», Adolph Reed Jr. précise sa pensée: «*Des formulations comme le Black Freedom Movement (Mouvement pour la liberté des Noirs) et la Black Liberation Struggle (Lutte de libération des Noirs) reposent sur un raisonnement circulaire: elles posent comme acquis ce qui doit être démontré par l'analyse historique et politique. Il ne s'agit pas simplement d'une erreur de formulation. Ces expressions imposent une cohérence idéaliste, qui est en fait une supraconscience raciale ou l'équivalent téléologique d'un parti d'avant-garde. Et cette démarche obscurcit l'histoire de la différenciation politique entre les Noirs américains et son importance pour la compréhension du passé et du présent. Ces expressions fixent un but transcendant (fondé sur des signifiants vides tels que “liberté”, “libération ” ou “autodétermination ”) censé unir et définir les*

² Déterminée, de façon quasi héréditaire, par l'appartenance à un groupe social, national, ethnique ou à un sexe, et non pas en fonction des actes et comportements concrets des individus ou groupes concernés (NdT).

³ Cf. Adolph Reed Jr. «Pour une histoire politique matérialiste des Noirs américains», <https://nnpf.eu/spip.php?article949>.

⁴ <https://nonsite.org/splendors-and-miseries-of-the-antiracist-left-2/>

aspirations politiques des Noirs américains. Cette présomption qu'une vérité raciale plus profonde, constante à travers les contextes historiques et sociaux, guide la politique afro-américaine, conduit à diminuer l'importance et, assez souvent, à effacer de façon brutale et arbitraire la spécificité historique de la dynamique politique dans laquelle sont engagés les Noirs, et tout cela en vue de renforcer le récit téléologique d'une continuité fondamentale.»

JENNIFER C. PAN : Pourquoi pensez-vous que l'idée d'un mouvement de libération des Noirs, singulier et cohérent, exerce une telle influence ?

ADOLPH REED : J'y vois plusieurs raisons. L'une d'elles est simplement que les gens l'ont maintes et maintes fois entendue, et qu'elle semble donc correspondre au bon sens. Ce cadre permet d'expliquer les affrontements familiers entre Booker T. Washington* et W. E. B. Du Bois*, Du Bois et Marcus Garvey*, Malcolm X* et Martin Luther King Jr*. Il offre une idée pratique aux gens qui ne pensent pas que des phénomènes complexes puissent se produire parmi les Noirs.

Ensuite, certaines personnes ont intérêt à propager le récit. Le concept idéologique du *mouvement pour la liberté des Noirs* a toujours servi à occulter les distinctions réelles entre les Noirs. Fondamentalement, les partisans les plus agressifs et les plus insistants de ce point de vue sont ceux qui défendent un programme pro-capitaliste: toute interprétation de la politique afro-américaine qui ne tient pas compte des conflits politiques entre les Noirs – par opposition à aux débats politiques entre les Noirs et tous les autres – est intrinsèquement une politique pro-capitaliste parce qu'elle fait partie d'un discours que Barbara Fields et Karen Fields appellent la «*racecraft*», qui obscurcit les différences de classe entre les Noirs américains, avec ou sans intention consciente. Si le récit du mouvement pour la liberté des Noirs proposait même une description raisonnablement exacte de l'histoire politique des Noirs américains, on pourrait dire: «OK, cela ne fait pas de mal d'en parler.» Mais ce n'est pas le cas. Cette vision est fautive et sert les intérêts de l'autre camp.

Face à ce type d'approche simpliste, il faut reconnaître que les Noirs, comme tous les autres peuples, vivent dans des circonstances historiques. Ils sont divers et ont des intérêts et des perceptions variées, non seulement à des moments différents, mais aussi au même moment. C'était le cas au XIX^e siècle et même, dans une certaine mesure, au XVIII^e siècle. C'est certainement vrai après l'Émancipation⁵ et une fois que les Noirs ont pu revendiquer une certaine forme de participation civique, même si la situation était très défavorable. Eric Foner* a dressé une liste des Noirs ayant occupé des fonctions électives dans le Sud à la fin de la Reconstruction⁶ : des centaines d'Afro-Américains ont été élus à toutes sortes de postes. Cela suggère qu'il existait une culture vivante de débat et de lutte politiques, et que les Noirs s'engageaient auprès des non-Noirs, comme ils l'ont toujours fait, et continuent de le faire aujourd'hui.

En résumé, il suffit juste de suivre une injonction de Ralph Ellison* qui mettait en garde les observateurs de la vie américaine contre la tendance à croire des choses sur les Noirs qu'ils ne croiraient pas sur d'autres êtres humains.

⁵ Lincoln a attendu la troisième année de la Guerre de Sécession pour proclamer l'émancipation des esclaves, le 1^{er} janvier 1863, mais uniquement dans les États du Sud qui résistaient à l'Union (aux États du Nord). L'abolition totale sur tout le territoire américain ne fut proclamée qu'en décembre 1865 (*NdT*).

⁶ Période qui fit suite à la guerre de Sécession (1861-1865) et fut marquée par l'abolition de l'esclavage dans les États du Sud, où l'intégration des affranchis demeura toutefois un échec (*NdT*).

JENNIFER C. PAN : Dès lors, comment devrions-nous envisager la politique afro-américaine aujourd'hui, en particulier après le bilan racial de 2020 ?

ADOLPH REED : Je deviens probablement de plus en plus grincheux, mais je dirais presque qu'on a effectué le bilan racial le plus crucial de l'histoire des États-Unis à Fort Wagner, en Caroline du Sud, en 1864⁷.

Quoi qu'il en soit, pour répondre à votre question, au début de la campagne 2020 de Bernie Sanders, Touré Reed* discutait avec un ami et collègue commun. Ce dernier faisait partie du cercle restreint des animateurs de la campagne et il encourageait les militants à ne plus se concentrer sur la recherche du prétendu «vote noir». Selon lui, ce que nous considérons aujourd'hui comme la «politique afro-américaine» est une politique clientéliste spécifique à une classe entièrement enracinée dans les couches professionnelles et managériales* noires, dont l'approche de la vie politique est fondée sur le réductionnisme racial. Cette activité menée par l'élite n'a en réalité aucune base. Dès que vous commencez à vous plier à l'idée d'un «vote noir» ou d'une «communauté noire» cohérents, cela vous entraîne vers le bas et vous mène à votre perte.

Et puis il y a le réflexe automatique qui se déclenche chaque fois face à une atrocité policière ou une autre violence: les gens y répondent par des actions de protestation, puis surgit un type qui s'exprime bien et est prêt pour intervenir sur la chaîne de télévision MSNBC ; il se place en tête des manifestations, parle aux médias et est intronisé comme la «*nouvelle voix de la jeunesse noire*» ou «*l'étoile montante*» qui va illuminer l'avenir.

La dynamique de l'indignation et des protestations comme réponse dure depuis au moins un demi-siècle. En fait, lorsque mon fils Touré était bébé et que nous vivions à Atlanta, j'étais aux premières loges pour observer comment Hosea Williams* a joué ce rôle sur la scène politique locale. La personnalité politique de Williams, un ancien assistant de Martin Luther King Jr., consistait uniquement à rester fidèle aux racines militantes de la Southern Christian Leadership Conference [organisation créée en 1957 par Martin Luther King, *NdT*]. Chaque fois que la police tirait, Hosea démarrait sur les chapeaux de roue – il sortait dans la rue et menait une marche de protestation quelque part. Puis il rentrait et négociait quelques concessions avec les responsables. J'avais déjà vu la même chose se produire lorsque j'habitais en Caroline du Nord avant de faire mes études supérieures. Ce n'est donc pas nouveau, mais c'est désormais hégémonique.

Il existe une autre tendance dans ce type de politique dont les origines remontent à la préparation des manifestations contre l'OMC à Seattle en 1999. À l'époque, certains militants se plaignaient que le mouvement était «*trop blanc*» et qu'il n'en faisait pas assez pour atteindre les «*communautés*» concernées. Je leur ai dit alors : «*Si une communauté n'est pas impliquée et doit l'être, selon vous, et que vous prétendez avoir des liens avec elle, alors vous devriez aller l'organiser et l'intégrer au mouvement.*»

Bien entendu, aucun de ceux qui se plaignaient n'a adopté ma proposition ; ils voulaient exactement le contraire. Ils souhaitaient représenter ou incarner les masses amorphes et sans voix. Et c'est vraiment le seul contexte – celui-là et les théories raciales du XIX^e siècle – dans

⁷ Allusion à la participation du premier régiment afro-américain (le 54^e Massachusetts) à l'attaque du Fort Wagner détenu par les sudistes. Le comportement exemplaire au combat de ces volontaires afro-descendants commandés par un colonel euro-descendant qui mourut au combat avec la moitié de ses soldats, impressionna même les sudistes. Cet événement ouvrit la porte de l'armée du Nord aux volontaires noirs qui jusque-là n'étaient pas acceptés en raison de la crainte que, à un moment ou un autre, ils retournent leurs armes contre les autorités. Cette crainte perdura au moins jusqu'en... 1942 ! (*NdT*).

lequel quelqu'un peut croire que la population noire américaine, plus importante que la population entière du Canada, dispose d'un porte-parole unique pour «nous» représenter.

JENNIFER C. PAN : Walter Benn Michaels et vous-même venez de publier un nouveau livre intitulé *No Politics But Class Politics*. Au fil des ans, vous avez tous deux vivement critiqué la tendance à se concentrer sur les disparités raciales⁸. Alors qu'il existe de nombreux libéraux* pour qui la réalisation de l'idée de justice consiste à créer une classe dirigeante diversifiée, que diriez-vous aux gens de gauche qui s'opposent à l'ordre capitaliste mais veulent aussi prendre le racisme au sérieux ? Que signifie lutter contre le racisme aujourd'hui ?

ADOLPH REED : Bien entendu, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour protéger et renforcer l'appareil légal antidiscriminatoire, qui comprend une dimension affirmative. Mais cette information pourrait également intéresser vos lecteurs :

En 1945, alors que la Loi sur le plein emploi (*Full Employment Bill*) était encore à l'étude au Congrès, la militante des droits civiques et juriste Pauli Murray a écrit un article dans la *California Law Review* sur la discrimination dans l'emploi. Dans ce texte, elle répond à l'argument selon lequel il faudrait lutter contre le racisme ou la discrimination avant de pouvoir gagner la démocratie sociale. Elle souligne que, en réalité, le racisme devient politiquement plus viable dans des conditions de pénurie : lorsque les emplois sont rares, les gens deviennent anxieux, et c'est à ce moment-là que les employeurs et les partisans de la droite peuvent mobiliser l'anxiété. Murray soutient donc que, pour cette raison, la seule façon pour les travailleurs noirs d'aller de l'avant est de conquérir des réformes sociales-démocrates – en particulier, à ce moment-là, la lutte pour un véritable engagement politique visant à fonder la politique économique nationale sur la poursuite et le maintien d'une économie de plein emploi – et que ces réformes sont en fin de compte encore plus importantes que les mesures antidiscriminatoires proprement dites.

La plupart des gens qui travaillent dans ce pays pour gagner leur vie ont les mêmes besoins, n'est-ce pas ? Et nous n'avons pas nécessairement besoin de nous battre pour savoir ce qui s'est passé en 1860, en 1890, en 1920, ou même en 1960, pour reconnaître que nous avons tous besoin de sécurité économique, de soins de santé, d'emplois et d'éducation. Pour y parvenir, nous devons exprimer nos besoins et nous rassembler autour de ce que nous avons en commun.

Lorsque la sensibilité antiraciste consiste aujourd'hui à dire que faire référence⁹ à la classe ouvrière revient à faire des concessions au racisme blanc, le caractère pro-capitaliste de cette politique est assez clair. Et cela avant même de commencer à compter tous les milliards de dollars des entreprises et des investisseurs qui ont été versés à Black Lives Matter et à d'autres groupes d'activistes antiracistes depuis l'assassinat de George Floyd.

Il est donc temps pour nous d'arrêter de jouer, et de commencer à faire preuve de sérieux et de détermination dans ce domaine. En particulier pour ceux d'entre nous qui sont professeurs, une partie de notre travail consiste à essayer d'éclaircir l'histoire, de démystifier les mystifications. C'est notre métier, n'est-ce pas ? Sinon, nous devrions tous aller prier à l'église.

⁸ <https://nonsite.org/the-trouble-with-disparity/> . Sur ce sujet, on pourra lire les articles d'Adolph Reed Jr. : ««Les disparités raciales ne nous aident pas à comprendre les structures profondes de la violence policière»» (2016), <https://nfnf.eu/spip.php?article762> et «Disparités raciales en matière de santé et Covid-19. Prudence et contexte», <https://nfnf.eu/spip.php?article772> (NdT).

⁹ <https://fivethirtyeight.com/features/why-democratic-appeals-to-the-working-class-are-unlikely-to-work/>

Adolph Reed Jr. :

Les dangers du réductionnisme racial

[Extraits d'un entretien avec Hope Reese (28 avril 2021), <https://daily.jstor.org/adolph-reed-jr-the-perils-of-race-reductionism/>]

Hope Reese : Qu'entendez-vous par réductionnisme racial ? Cela consiste-t-il à pointer les problèmes et utiliser la race comme une catégorie pour les expliquer ? L'utilisation de la race comme catégorie pose-t-elle un problème ?

Adolph Reed, Jr : Permettez-moi de vous poser la question de la manière suivante¹⁰. Le sociologue Rogers Brubaker¹¹ établit une distinction très nette entre les catégories de pratique, telles qu'il les décrit, et les catégories d'analyse. Les catégories de pratique sont les catégories que nous utilisons dans la vie quotidienne et que nous voulons examiner. Il est logique que la race puisse être un objet d'étude et un objet pour l'étude. Cependant, lorsque nous utilisons la race comme catégorie d'analyse, nous employons une notion qui présume qu'une abstraction est une chose réelle ayant un impact dans le monde.

Le réductionnisme racial se résume en fin de compte à deux propositions :

- la race en tant que catégorie peut expliquer les phénomènes sociaux ;
- tout grief, toute injustice, toute doléance qui affecte, d'une manière ou d'une autre, une personne de couleur ou une personne non assignée à une couleur, peut être réduit à la race, ou peut être réduit de manière causale à la race ou au racisme.

Est-ce clair ?

Hope Reese : Oui. Essentiellement, vous considérez la race comme une catégorie importante, mais insuffisante pour expliquer des problèmes complexes tels que l'écart de richesse entre les races, qui a des racines structurelles plus profondes.

Adolph Reed, Jr : Vous m'avez parfaitement compris. Et les politiques peuvent n'avoir aucun rapport avec la race.

Hope Reese : Pouvez-vous me donner quelques exemples ou simplement deux choses récentes que vous avez remarquées et qui entrent dans la catégorie du réductionnisme racial ?

Adolph Reed, Jr : Je citerai d'abord la façon dont nous discutons du COVID. On parle beaucoup de la nécessité de se préoccuper de la réticence des Noirs à se faire vacciner – à cause, je suppose, de la mémoire musculaire des expériences de Tuskegee*¹², mais il s'avère que ce n'est tout simplement pas vrai.

Les taux de vaccination des Noirs sont inférieurs à ceux des Blancs. Mais dans la mesure où ils sont inférieurs, la différence s'explique par les possibilités d'accès à la vaccination. Cela n'a rien à voir avec un souvenir bizarre des expériences de Tuskegee, à propos duquel il y a de toute façon un malentendu. On les confond souvent avec *les aviateurs de Tuskegee**. C'est vraiment dingue !

¹⁰ «Adolph Reed, Jr. Responds», *New Labor Forum*, volume 23, n° 1, hiver 2014.

¹¹ Rogers Brubaker et Frederick Cooper, «Beyond "Identity"», *Theory and Society*, volume 29, n° 1, février 2000.

¹² <https://daily.jstor.org/the-lasting-fallout-of-the-tuskegee-syphilis-study/>

Robert Manduca et Matt Bruenig¹³ ont réalisé un travail très intéressant sur l'écart de richesse. Ils ont notamment constaté que, d'un certain point de vue, aucun changement significatif n'a affecté le ratio de richesse entre Noirs et Blancs, ou le revenu des Noirs en pourcentage par rapport au revenu des Blancs au cours des cinquante dernières années. Néanmoins, d'un autre point de vue, la différence globale a continué d'exister, même si les revenus des Noirs ont augmenté au cours des cinquante dernières années. Pourquoi ? Parce que les revenus des riches ont augmenté plus rapidement et que les Noirs et les Blancs ne faisant pas partie des 10 % les plus riches ont été distancés.

Ce qui semble être un écart de revenu racial global qui ne se réduit pas, qui est persistant, s'avère être davantage l'expression du fait que les riches deviennent plus riches que le reste d'entre nous. Bruenig constate que 70 % de la richesse dite blanche – ou plutôt près de 75 % de la richesse dite blanche et près de 75 % de la richesse dite noire – sont détenus par les 10 % les plus riches de chaque groupe, et que 97 % de l'écart de richesse raciale se situe au-dessus de la médiane.

Pour simplifier un peu, il s'agit d'un écart de richesse entre les riches. Il en va de même pour les meurtres commis par la police¹⁴. Le réductionnisme racial a pour effet d'affaiblir les causes réelles ou plus complexes de l'inégalité réelle.

Hope Reese : Vous avez souligné les problèmes liés à la rhétorique du «premier Noir à...» – ou à l'importance accordée à l'élection de Noirs américains à de hautes fonctions. Qu'en est-il? Dans le même ordre d'idées, comment voyez-vous l'élection de la vice-présidente Kamala Harris* ? Ou celle de Raphael G. Warnock*, en Géorgie ?

Adolph Reed, Jr : Je comprends le pouvoir du trope, de ce vieux thème narratif, qui est en partie inertiel : Jackie Robinson* est entré dans la Major League de baseball l'année de ma naissance, et j'ai vécu toute ma vie en partie en relation avec le récit de la célébration des «premiers Noirs à...», qui sont devenus de plus en plus spécifiques, au fil du temps. Par exemple, au milieu des années 1970, Clarence Lightner, à Raleigh (Caroline du Nord), a eu son quart d'heure de célébrité en tant que premier maire noir d'une ville moyenne du Sud, située entre Chapel Hill (Caroline du Nord) et Atlanta (Géorgie).

Ce que la catégorie des «premiers Noirs à...» nous indique, c'est que les circonstances du contexte ont suffisamment changé pour permettre les «premiers à...».

Hope Reese : Vous avez été accusé de ne pas être conscient de l'importance de la race.

Adolph Reed, Jr : J'ai souri lorsque j'ai entendu cette accusation, mais c'est un argument classique, une flèche dans le carquois de mes critiques. Honnêtement, j'en suis venu à trouver particulièrement irritant que des Blancs me fassent la leçon en m'expliquant que je ne comprends pas la profondeur du racisme en Amérique. Cela signifie que leur ami noir le leur a dit.

Hope Reese : Que pensez-vous de l'approche du mouvement Black Lives Matter ? Pensez-vous que l'accent mis sur la race est erroné dans ce cas ?

Adolph Reed, Jr : Eh bien, c'est l'une des choses qui m'énervent – pas votre question, mais la formulation selon laquelle moi et d'autres personnes qui avancent des arguments comparables sous-estimeraient les distorsions raciales du maintien de l'ordre, pour ne pas dire plus. C'est insensé, bien sûr que non.

¹³ <https://jacobin.com/2020/07/racial-wealth-gap-redistribution>

¹⁴ Cf. Adolph Reed Jr., «Les disparités raciales ne nous aident pas à comprendre les structures profondes de la violence policière» (2016), <https://nfnf.eu/spip.php?article762> (NdT).

Le problème n'est pas que la police tue et mutilé de manière disproportionnée des Noirs – c'est inadmissible – mais si le problème est posé de cette manière, la réponse logique serait que les structures du maintien de l'ordre peuvent être laissées en place, mais que les Noirs ne devraient pas représenter plus de 10 à 12 % des personnes qui sont tuées ou brutalisées.

Si vous n'adoptez pas la perspective du réductionnisme racial, vous constaterez vous aussi qu'il y a autant de racisme individuel au sein des forces de police que vous voudrez en trouver – mais pour moi le problème fondamental est plutôt de s'interroger sur le maintien de l'ordre et des fonctions de la police dans le cadre du néolibéralisme¹⁵. Leur travail consiste essentiellement à protéger la propriété et à réprimer les classes turbulentes. Ce que nous savons, c'est que les classes turbulentes se résument aux couches de la population qui mettent mal à l'aise les détenteurs de biens.

Dans les régions où vivent beaucoup de Noirs et d'Hispaniques¹⁶ ceux-ci sont surreprésentés dans la catégorie des personnes qui mettent mal à l'aise les détenteurs de biens – ce qui n'est guère surprenant. Or, dans des endroits comme le Wyoming, le Montana, les deux Dakota et d'autres où on ne trouve pratiquement pas de Noirs et de Latinos, les Blancs constituent de manière disproportionnée ceux qui mettent mal à l'aise les détenteurs de biens. Devinez quoi ? La police les traite exactement de la même manière qu'elle traite les Noirs et les Hispaniques.

Hope Reese : Même si je suis hypothétiquement d'accord pour dire que cette profonde inégalité structurelle – telle qu'on la voit dans l'écart de richesse et le néolibéralisme – est au cœur du problème, l'attrait émotionnel du regroupement par race n'est-il pas efficace sur le plan politique ?

Adolph Reed, Jr : C'est un point central de mon travail politique au sein du mouvement syndical¹⁷. Tous ceux qui souffrent du néolibéralisme ne sont pas noirs, et tous les Noirs ne souffrent pas du néolibéralisme. Certains d'entre eux s'en sortent plutôt bien, comme le montre l'écart de richesse.

Dans la mesure où l'une des caractéristiques de l'évolution du néolibéralisme aux États-Unis en tant qu'ordre politique – et c'est ici ironique, car si vous revenez à Clinton, la race a joué exactement le rôle inverse – nous sommes encouragés à penser que les seules formes d'injustice pouvant donner lieu à une action sont celles qui s'appliquent aux personnes sur la base de ce qu'elles *sont* supposées être plutôt que sur la base de ce qu'elles *font*. C'est ce que mon collègue [Carlos Figueroa] et moi-même avons souvent appelé les «catégories de différence ascriptive¹⁸».

Ces catégories sont fondées sur ce que l'on est supposé être, la race, le genre, dans une certaine mesure, l'orientation sexuelle. Il y en a en fait beaucoup d'autres, comme les convictions partagées, etc.

¹⁵ Adolph Reed Jr., «The 2004 Election in Perspective: The Myth of "Cultural Divide" and the Triumph of Neoliberal Ideology», *American Quarterly*, volume 57, n° 1, mars 2005

¹⁶ L'auteur emploie le terme flou de *brown* qui peut concerner les Latino-Américains, les personnes originaires du Proche et du Moyen-Orient, les métis, les gens à la peau «brune» (?), etc., mais comme il utilise ensuite le mot Hispaniques, j'ai préféré employer ce terme. Pour l'une des interprétations du mot *brown* on pourra lire cette interview: <https://www.courrierinternational.com/article/2002/10/17/le-triomphe-de-la-culture-brown> (NdT)

¹⁷ Adolph Reed Jr., «The Black-Labor-Left Alliance in the Neoliberal Age», *New Labor Forum*, volume 25, n° 2, printemps 2016

¹⁸ <https://www.commondreams.org/views/2020/10/31/working-class-america-needs-real-change-not-slogans>

Cela signifie, cependant, que la discrimination constitue la seule véritable injustice, puisque le traitement différentiel fondé sur ce que vous êtes supposé être se résume à cela. Si la seule injustice qui puisse être combattue est la discrimination, alors il n'y a plus vraiment de raison de parler de l'inégalité économique comme d'un problème. Et cela se produit alors que la société devient de plus en plus inégale en termes économiques.

Il peut en résulter un idéal de société tel que si 1 % de la population contrôle 90 % des ressources, tant que ce 1 % est réparti d'une manière qui reflète plus ou moins fidèlement la composition des différents groupes ascriptifs au sein de la population, cette société peut être considérée comme juste. En d'autres termes, si ce 1 % était composé à moitié de femmes, à 12 % de Noirs, à 14 ou 15 % d'Hispaniques, etc., il s'agirait d'une société juste, même si 90% de la population sont condamnés à recevoir une portion congrue. Telle est la logique de la notion néolibérale de justice sociale.

D'un point de vue pratique, l'une des grandes leçons de l'élection de 2016 est qu'entre 6,5 et 9 millions de personnes qui ont voté pour Obama au moins une fois et pour Sanders lors des primaires ont voté pour Trump. Cela montre qu'ils ont été dégoûtés par un président noir et qu'ils ont voulu récupérer leur pouvoir blanc, ou quelque chose dans ce genre.

En réalité, ils ont voté pour Obama parce qu'il était censé améliorer la situation et sortir de la politique habituelle. La seule raison pour laquelle nous étions censés croire cela à propos d'Obama était sa race. Cela n'avait rien à voir avec son bilan. Vous votez pour Obama, et huit ans plus tard, vous êtes toujours dans la merde. Le prochain type arrive et dit : «Non, je suis celui qui peut vraiment changer les choses pour vous. Je pourrais tenter ma chance».

Je voudrais ajouter quelque chose, même si cela change un peu le cours de notre conversation. Je trouve vraiment instructif que ceux qui invoquent la question raciale pour critiquer les Etats-Unis, la gauche, ou les «libéraux*», peu importe, insistent pour nous ramener à des événements qui se sont produits avant 1965¹⁹ : l'esclavage, la traite transatlantique, le régime Jim Crow*, Tulsa*, ou l'émeute de Chicago en 1919*. Je pense que c'est instructif, parce que le réductionnisme racial et les politiques qu'il inspire reposent sur la capacité à démontrer que la race définit fondamentalement les chances de chaque Noir américain, d'une manière qui n'était même pas vraie avant 1965 – et qui l'est évidemment beaucoup moins depuis cette date.

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai tant écrit sur la culture populaire. Cette culture a contribué à construire un récit selon lequel rien ne changera jamais pour les Noirs américains, et que le racisme a toujours été et sera toujours le facteur déterminant de la vie de chaque Noir.

Il faut taper sur la table en proférant des arguments scandaleux et en balançant des généralisations abusives pour faire valoir cette revendication parce qu'elle contredit les faits matériels de la vie quotidienne, ce que les gens voient. Je ne parle pas seulement d'Oprah Winfrey*, d'athlète ou de vedettes de l'industrie du spectacle – je parle des gouvernements locaux dans tout le pays. Les Noirs, ainsi que les non-Blancs, bien sûr, sont intégrés jusqu'au sommet de la hiérarchie sociale. Ils occupent tous des positions de classe variées.

D'où la question suivante : Pourquoi les partisans du réductionnisme racial tiennent-ils tant à ce que nous voyions le monde de cette manière ? Les réponses sont multiples. Certaines personnes sont simplement engagées idéologiquement, quasiment dans un sens religieux. Mais les impératifs de classe jouent également un rôle.

Pour simplifier un peu, les personnes qui insistent le plus sur le fait que la race détermine à elle seule le caractère et la qualité de la vie de chaque Noir sont des personnes qui gagnent leur vie, d'une manière ou d'une autre, en vendant ce thème ou en l'exploitant à fond.

¹⁹ Rappelons que la loi sur les droits civiques (*Civil Rights Act*) fut votée en 1964, et celle sur les droits électoraux (*Voting Rights Act*) en 1965 (NdT).

Hope Reese : Vous appartenez au monde universitaire depuis un certain temps. Que pensez-vous de la façon dont la race est enseignée dans les universités ?

Adolph Reed, Jr : Je ne l'aime pas, en partie à cause de la distinction que j'ai mentionnée entre les catégories d'analyse et les catégories de pratique²⁰. Nous devrions traiter la race comme un phénomène historique comparable à d'autres – elle appartient à ce que j'appelle les idéologies de la différenciation ascriptive – qui naît à un certain moment en relation avec des modèles spécifiques de rapports sociaux et d'institutions. Le terme «race» est souvent enseigné dans les universités d'une manière beaucoup plus proche de l'usage qu'en faisaient les racistes de l'époque victorienne. [...]

Hope Reese : Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir marxiste ? Et en quoi le marxisme est-il toujours d'actualité au XXIe siècle ?

Adolph Reed, Jr : Je me considère comme marxiste depuis l'âge de douze ans environ, avant d'avoir une idée précise de ce qu'est le marxisme. A l'instar de mes parents, j'éprouvais une haine profonde et viscérale vis-à-vis de l'exploitation et de l'oppression, et je m'intéressais beaucoup au monde qui m'entourait. Pour moi, le marxisme est aussi une façon d'interpréter le monde, de guider la recherche et l'action. J'ai souvent dit que la célèbre onzième thèse de Marx sur Feuerbach – *«Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer»* – est une exhortation morale, mais aussi épistémologique : on ne peut déterminer les limites d'un moment historique particulier qu'en essayant de les dépasser.

Quant aux marxistes de couleur, j'en ai connu et rencontré, j'ai lu leurs travaux et travaillé avec beaucoup d'entre eux au cours de ma vie, là encore en commençant par mes connexions familiales. Cela me semble tout à fait normal. Le marxisme propose une critique du capitalisme en tant qu'ordre politique, économique, culturel et idéologique ; nous vivons tous dans et sous le capitalisme. Tant que le capitalisme sera le capitalisme – et une perspective marxiste nous aide à identifier ses tendances profondes –, une formulation à la mode apparaîtra régulièrement : elle nous suggérera que le capitalisme a disparu, ou qu'il se serait débarrassé de ses tendances à l'exploitation et serait devenu une force égalitaire. De même, les escrocs qui cherchent à s'enrichir rapidement nous vantent les mérites de programmes d'investissement dépourvus de tout risque. Le marxisme sera toujours l'outil le plus important pour donner un sens à tout cela.

Hope Reese : Le terme «socialisme» a été beaucoup utilisé, surtout par la droite, et même par les néolibéraux. Quelle est, selon vous, la signification de ce genre d'utilisation abusive ?

Adolph Reed, Jr : La réapparition de ce terme a, selon moi, un fondement prosaïque. Bernie Sanders a longtemps été considéré comme un socialiste démocratique. Lorsqu'il a décidé de se présenter à l'investiture démocrate en 2015, il savait qu'il s'agissait d'une accusation, fondée sur l'histoire américaine, et d'une étiquette que les gens allaient essayer de retourner contre lui. Il était important pour lui, et je dirais même stratégiquement nécessaire, de prévenir ces accusations et de se débarrasser de ce terme. J'ai trouvé dommage qu'il l'ait fait, mais j'ai compris qu'il n'avait guère d'autre choix. [...]

Puis, comme tout ce qui se passe dans la culture populaire médiatisée et superficielle, l'étiquette elle-même est devenue à la mode : les gens se sont déclarés socialistes avec enthousiasme parce ce terme semblait leur attribuer un certain poids politique et un certain sérieux. De la même manière, j'ai remarqué que, durant les années 1990, quand le discours

²⁰ Rogers Brubaker, «Categories of analysis and categories of practice: a note on the study of Muslims in European countries of immigration», *Ethnic and Racial Studies*, volume 36, 2013, n° 1.

universitaire, postmoderniste et poststructuraliste s'est massivement diffusé, vous trouviez dans les librairies des livres comme *L'économie politique de la poésie victorienne, 1881-1885*, et vous vous rendiez compte, en les parcourant, qu'ils n'avaient rien à voir avec l'économie politique. Leurs auteurs essayaient juste de se présenter comme des personnes sérieuses et dignes de respect.

Aujourd'hui, beaucoup de gens traitent le socialisme – ou le mot – de cette façon. Bien sûr, leur choix se retourne contre eux, parce que la droite le déploie comme l'exact opposé d'une revendication de sérieux. Pour eux, il s'agit d'un moyen détourné de réhabiliter toute l'hystérie anticommuniste de la guerre froide. Et c'est aussi en partie le calcul des DSA* – j'ai beaucoup d'amis dans cette organisation et ma critique ne s'applique pas à eux mais, je ne serais pas surpris que la majorité des membres actifs des DSA pensent ainsi, si j'en crois la façon dont ils votent à propos de certaines questions.

Je ne sais pas ce qu'ils entendent par «socialisme». Ils n'y voient rien de ce que Michael Harrington* aurait voulu dire, ou de ce que n'importe quelle autre personne ayant utilisé ce terme au cours des 100 dernières années aurait voulu dire.

Chaque fois que j'entends des gens discuter du socialisme, je me souviens que, il y a 25 ans, j'ai donné une conférence dans une fac de Californie. J'étais venu exposer un projet du Labor Party* : à l'époque, nous voulions proposer un amendement constitutionnel qui garantirait le droit à un emploi et à un salaire décent. Une discussion intéressante s'est engagée avec ces étudiants, mais l'un d'entre eux m'a interpellé : *«Je suis troublé par le fait que vous n'appeliez pas cela du socialisme, parce que j'ai l'impression que vous n'êtes pas tout à fait honnête»*. Et d'ajouter : *«Je pourrais même le soutenir si vous l'appeliez simplement socialisme.»*

Cela se passait en 1996. Tout d'abord, le socialisme une notion très évanescence aujourd'hui. Personne ne sait ce qu'il signifie. Les gens n'accordent aucune signification concrète à ce mot, et cela n'avait donc aucun sens de coller cette étiquette à ce projet d'amendement qui contenait en fait deux propositions très simples : toute personne désireuse et capable de travailler pour gagner sa vie doit avoir droit à un emploi ; toute personne qui travaille pour gagner sa vie doit avoir le droit de gagner suffisamment pour vivre.

J'ai répondu à cet étudiant : *«Vous pouvez appeler cela du socialisme si vous voulez. Vous pouvez l'appeler keynésianisme de gauche, vous pouvez l'appeler capitalisme à visage humain.»* J'ai ajouté : *«Enfin, si vous voulez, vous pouvez l'appeler Teddy Pendergras²¹, mais cela n'a pas vraiment d'importance.»* C'est ce que je ressentais à propos du débat sur le socialisme il y a 25 ans ; c'est ce que je ressens encore aujourd'hui.

²¹ <https://www.youtube.com/watch?v=VuWeZkW3rGw> . [Teddy Pendergrass, 1950-2010: chanteur de soul et crooner afro-américain.]

Glossaire (établi par le traducteur)

Couches professionnelles et managériales : allusion à la classe managéro-professionnelle, terme inventé par John et Barbara Ehrenreich dans les années 1970. Ce concept sociologique est aujourd'hui utilisé à des fins polémiques aux États-Unis, la droite y voyant ce que les réacs (et certains gens de gauche ou d'extrême gauche) appellent en France les «bobos²²» ou la «gauche caviar». Face à la radicalisation des étudiants et des mouvements sociaux dans les années 1960 et 1970, nos deux sociologues américains ont voulu cerner les origines et les fonctions de cette classe, composée d'individus ayant des diplômes universitaires, qu'il s'agisse de petits-bourgeois salariés ou de professions libérales aux idées souvent progressistes durant les années 1890-1920 et les années 1960 : journalistes, enseignants, médecins, avocats, artistes, éditeurs, écrivains, photographes, travailleurs sociaux, infirmières, psychologues, architectes, etc. soit jusqu'à 36% de la population active en 2006, d'après B. et J. Ehrenreich. Selon ces deux sociologues, cette classe serait en train de mourir, ses couches inférieures tombant dans la précarité (les «intellos précaires», bien connus en France), et ses couches supérieures étant intégrées dans la classe capitaliste grâce à la distribution généreuse d'actions dont ils bénéficient. Quant au cœur de cette classe, il serait incapable de se reproduire, vu l'élévation des coûts des formations universitaires et la sous-traitance de toute une partie de ses fonctions dans les pays du Sud.

DSA (Democratic Socialists of America) : organisation qui résulte de la fusion, en 1982, de deux groupes : le Democratic Socialist Organizing Committee (issu des restes du vieux Socialist Party réformiste et anticommuniste en 1971), et le New American Movement (NAM) créé en 1973 et qui rassemblait des anciens étudiants du SDS et des mouvements féministes. Après une longue traversée du désert jusqu'en 2014, DSA rassemble désormais plusieurs dizaines de milliers de membres (92 000 selon son site) notamment grâce à l'enthousiasme suscité par la candidature de Bernie Sanders.

Du Bois, W.E.B. (1868-1963) : sociologue, historien, auteur, éditeur et militant, il fut l'un des dirigeants afro-américains les plus importants aux États-Unis durant la première moitié du XX^e siècle. Il a joué un rôle essentiel non seulement dans l'analyse de la «question noire» aux États-Unis mais aussi dans les combats pour les droits civiques. Il participa à la création de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) en 1909 et édita *The Crisis*, son magazine, de 1910 à 1934. Il fut l'un des pionniers du panafricanisme et du nationalisme culturel chez les Afro-Américains. Devenu marxiste dans les années 1930, il fut un compagnon de route puis un membre du PC américain, ce qui lui valut des ennuis durant le maccarthysme et l'amena à émigrer définitivement au Ghana deux ans avant sa mort. Ouvrages en français : *Les âmes du peuple noir*, La Découverte, 2004 ; *Les Noirs de Philadelphie : une enquête sociale*, La Découverte, 2019 ; *Pénombre de l'aube. Essai d'autobiographie d'un concept de race*, Vendémiaire, 2020.

Elison, Ralph (1914-1994) : musicien, romancier, nouvelliste et essayiste afro-américain, proche du Parti communiste américain pendant les années 1930-1940, mais qui vira à droite ensuite. On trouvera des détails intéressants dans cet article (<https://www.marxists.org/history/etol/newspape/atc/3275.html>) qui évoque les versions

²² Sur ce sujet je renvoie à mon texte : «De la dénonciation des petits bourgeois à celle des «bobos» : comment la gauche reprend le vocabulaire de l'extrême droite», <https://nfnf.eu/spip.php?article243> (Y.C.).

successives inédites et de plus en plus réactionnaires rédigées avant la publication de la version définitive de *L'Homme invisible*, qui fut considéré comme un outil de la guerre froide, mais aussi un chef-d'œuvre littéraire. Ouvrages traduits : *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* (1953, Grasset 1969) ; *De retour au pays et autres nouvelles*, Grasset 1998.

Émeutes de Chicago : ces prétendues «émeutes raciales» furent en fait surtout des pogromes organisés par des Euro-descendants (avec l'appui de gangs locaux, principalement irlandais-américains qui bénéficiaient du soutien de la police locale et du maire) contre des Afro-descendants. Ils étaient en concurrence sur le marché du logement et du travail suite à l'arrivée de nombreux Afro-Américains venus des États du Sud pour chercher du travail et au retour de vétérans noirs qui ne se laissaient plus traiter en sous-hommes depuis leur participation à la première guerre mondiale. Les émeutes se déroulèrent entre le 27 juillet et le 3 août 1919. Bilan : 28 morts et 537 blessés, dont les deux tiers étaient noirs.

Foner, Eric (1943-) : né dans une famille proche du PC américain et active dans le mouvement des droits civiques et le syndicalisme, cet historien marxisant a beaucoup écrit sur l'esclavage, le racisme et la période de la Reconstruction après la guerre de Sécession ainsi que les premières années du Parti républicain.

Garvey, Marcus (1887-1940) : né en Jamaïque, il vint vivre aux États-Unis et créa en 1917 l'Association universelle pour l'amélioration de la cause noire (UNIA), organisation afro-américaine de masse pendant quelques années. Partisan d'un retour des descendants des esclaves noirs en Afrique, il est considéré comme un précurseur du panafricanisme. Garvey défendait la création d'entreprises noires, l'autodéfense, la fierté d'être Noir, l'autodétermination collective des Afro-Américains et la libération de l'Afrique du joug de l'impérialisme. Il n'a jamais appelé les Afro-Américains à se syndiquer, à s'organiser sur des bases de classe ni même à lutter pour le suffrage universel. Comme tout nationaliste, Garvey tint des discours contradictoires et confus : il alla jusqu'à affirmer dans des interviews en 1937 et en 1939 que ses partisans avaient été les «premiers fascistes» et que Mussolini avait «copié son fascisme» sur l'UNIA, tout en écrivant aussi des poèmes à la même période dénonçant la «brutalité» de Mussolini, sa «folie» et son «manque d'éducation».

Harrington, Michael (1928-1989) : professeur de science politique, membre de l'Independent Socialist League de l'ex-trotskyiste Max Schachtman, puis du Socialist Party quand l'ISL fusionna avec le SP. Il fut l'un des fondateurs lointains des Democratic Socialists of America (cf. note dans ce glossaire). Comme l'écrit Loren Goldner, «*pour Michael Harrington, le Parti démocrate jouait plus ou moins le rôle d'un parti social-démocrate européen, sans pourtant avoir rompu avec les partis "bourgeois" et s'être déclaré un "parti ouvrier". Il considérait donc que les socialistes pouvaient y entrer comme on entre dans le Parti travailliste au Royaume-Uni. Une nette rupture, en tant que parti de classe, n'était pas nécessaire à ses yeux*²³». Adolph Reed Jr. et Bernie Sanders perpétuent cette tradition pour le moins opportuniste.

Jim Crow : Au XIX^e siècle, *Jim Crow* était le nom d'un personnage fictif et du spectacle itinérant dont il était en quelque sorte la curiosité. Censé représenter l'ignorance rustre d'un Afro-Américain du Sud profond, il était interprété par un ménestrel blanc au visage maquillé

²³ Loren Goldner, «Les Premiers Américains en rouge, noir et blanc. Race et classe aux États-Unis» in *La gauche identitaire contre la classe*, recueil de textes de L. Goldner, J. Bernardo et A. Reed Jr., Éditions *Ni patrie ni frontières*, 2017 et <https://nfnf.eu/spip.php?article123> .

de noir (*blackface*). C'est en référence à ce folklore raciste qu'un ensemble d'arrêtés et de règlements ségrégationnistes, adoptés une dizaine d'années après la fin de la guerre de Sécession dans la plupart des États du Sud des États-Unis – et définitivement abolis en 1964 – fut désigné sous le nom de *Jim Crow Laws*. Leur objectif était de contrôler la main-d'œuvre afro-américaine, notamment grâce à des lois contre le vagabondage ; mais aussi de restreindre les droits de pâturage, de pêche, de chasse, etc., pour que les paysans afro-américains soient à la merci des planteurs et grands propriétaires euro-américains. Il s'agissait aussi de ségréguer légalement les écoles, les transports, le logement, les fontaines, les salles d'attente, les bibliothèques, les parcs publics, les terrains de tennis ou de golf, les équipes sportives, les théâtres et cinémas, etc., opérations toutes menées au nom du principe hypocrite du «*séparés mais égaux*».

Labor Party : parti créé en 1996 par des militants syndicalistes, lors d'un congrès qui réunit 1 500 personnes. A son apogée, selon Mark Dudzic²⁴, il regroupa entre 15 000 et 20 000 membres, pour l'essentiel dans les vieux secteurs industriels, plutôt que dans les nouveaux secteurs de services. Dudzic estime, sans offrir de statistiques précises, que le parti comptait 2/3 d'hommes et 2/3 d'Euro-Américains. L'idée d'un «Parti travailliste» fondé sur les syndicats est une vieille idée sociale-démocrate mais aussi trotskiste (aux États-Unis, et ailleurs) censée, pour ses partisans les plus radicaux, rattraper le «retard historique» de la classe ouvrière américaine et la faire accéder, par ce biais, à une conscience de classe révolutionnaire.

«**Libéraux**» : Contrairement à la France, aux États-Unis, on appelle «libéraux» les personnes pour qui «*l'État doit avoir un rôle actif et soutenir les changements sociaux et politiques*», selon le dictionnaire *Merriam-Webster*, donc des individus partisans d'une sorte d'État providence... à l'américaine. De plus, Reed fait souvent appel à la notion de *corporate liberalism* et de *corporate liberals* qui désigne une vaste idéologie interclassiste «*exprimant les interrelations entre les chefs d'entreprise, les dirigeants politiques, les intellectuels, les capitalistes propriétaires, les cadres et professions libérales, les réformateurs, les travailleurs et les dirigeants syndicaux, les populistes et les socialistes – tous ceux qui pouvaient, dans une mesure plus ou moins grande, identifier leurs perspectives ou leur intérêt pour les marchés administrés et la réglementation gouvernementale, avec la montée, la légitimation et l'institutionnalisation de l'ordre capitaliste des entreprises*» selon Martin J. Sklar, l'un des théoriciens de ce concept. Pour certains, ce terme serait même l'équivalent américain de la social-démocratie européenne !

Malcolm X: petit voleur et cambrioleur, il est condamné à dix ans de prison mais se politise en taule. Libéré en 1952, il prend contact avec la Nation de l'Islam (NOI). Il devient rapidement un dirigeant charismatique et médiatique de cette organisation raciste, antisémite et pro-capitaliste²⁵, avant de prendre ses distances avec ce groupe en 1963 et d'être assassiné par des militants de la NOI, deux ans plus tard. En dehors du mythe inventé par les trotskistes selon lequel il serait devenu marxiste à la fin de sa vie, ses thuriféraires mettent surtout l'accent sur l'évolution de sa conception de plus en plus ouverte de l'islam, en rupture avec les conceptions

²⁴ <https://jacobin.com/2015/10/tony-mazzochi-mark-dudzic-us-labor-party-wto-nafta-globalization-democrats-union/> .

²⁵ Peu de militants savent que Nixon reprit à son compte une déclaration de Malcolm X pour qui «*l'homme noir devrait concentrer tous ses efforts sur la construction de ses propres entreprises, et de maisons décentes pour lui-même*», même s'il ajouta ensuite «*«Montrez-moi un capitaliste, je vous montrerai un suceur de sang.»*»

sectaires et racistes de la NOI ; son rôle dans l'écllosion du «nationalisme culturel» des Afro-Américains et de la fierté de leur «négritude» (*blackness*) et le fait que ses positions aient été en phase avec le tiers-mondisme.

En France, la gauche ignore ou dissimule l'antisémitisme de Malcolm X, comme en témoignent les extraits de cette interview à *Playboy* en 1963 : «*Le Juif est toujours soucieux de donner des conseils à l'homme noir, mais jamais pour résoudre son problème comme les Juifs ont résolu le leur. [...] Les Juifs se sont serré les coudes, et ils ont utilisé leur pouvoir ultime, l'arme économique. [...] Les Juifs ont mis leur argent en commun et ont acheté les hôtels qui leur étaient interdits. [...] Ils ont acheté Atlantic City et Miami Beach et tout ce qu'ils voulaient. [...] Avec cet d'argent, le Juif a pris le contrôle de l'économie, puis il envoie le Noir faire tous les travaux de construction, les travaux pénibles, et même celui de fossoyeur, tout sauf la façon de faire du commerce. Il ne lui montre jamais comment acquérir des usines et des hôtels. Il ne lui conseille jamais comment posséder ce qu'il veut. Non, quand il y a quelque chose qui vaut la peine d'être possédé, le Juif s'en empare. [...] Toute personne qui critique les Juifs est instantanément cataloguée d'antisémite [...] Le Juif pleure plus fort que n'importe qui d'autre si quelqu'un le critique. Vous pouvez dire la vérité sur n'importe quelle minorité en Amérique, mais faites une observation juste sur le Juif, et alors il utilise sa mainmise sur les médias pour vous étiqueter comme antisémite.*»

Racecraft : ouvrage de Barbara et Karen Fields, traduit et publié aux éditions Agone en 2022. Pour résumer ce livre dense et passionnant, la *racecraft* est une croyance magique en l'existence des races qui finit par avoir des effets sociaux et à entretenir le racisme.

Reed, Touré : historien afro-américain, fils d'Adolph Reed Jr., et auteur d'une histoire des quarante premières années de l'Urban League (première association afro-américaine – très modérée – de lutte pour les droits civiques, créée en 1910), et d'un autre ouvrage qui critique le «réductionnisme racial». Deux articles de Touré Reed sont parus dans la revue *La Pensée*, proche du PCF.

Robinson, Jackie (1919-1972) : issu d'une famille de métayers, il devient, pendant ses années universitaires, un sportif complet, puisqu'il participe à des compétitions d'athlétisme, et joue aussi bien au football américain, au basket-ball, au tennis, qu'au baseball. C'est ce dernier sport qui le rendra célèbre. Il se bat contre le racisme aussi bien dans l'armée (puisque dans un premier temps il est refusé à la conscription) qu'en dehors ; il combat la ségrégation raciale dans le sport professionnel et dans la société en général par toutes sortes d'actes de résistance et de déclarations dans les médias, ce qui était inhabituel pour un sportif dans les années 1950. Il exprimera ouvertement ses divergences avec Martin Luther King (Robinson soutenait l'intervention américaine au Vietnam) et surtout avec Malcolm X, ce qui lui valut d'être traité d'«oncle Tom».

Tulsa : massacre raciste qui eut lieu entre le 31 mai et le 1^{er} juin 1921 dans la ville de Tulsa qui abritait à l'époque l'un des quartiers ségrégués les plus prospères du pays au point qu'une des rues était surnommée «Black Wall Street». Des foules d'Euro-descendants (3 500 des 70000 habitants de la ville appartenaient au Ku Klux Klan !) attaquèrent les quartiers afro-américains à coup d'armes à feu, d'explosifs et d'engins incendiaires, avec la complicité des forces de l'ordre qui arrêtaient près de 6 000 Noirs et utilisèrent aussi des avions pour bombarder les quartiers noirs. Des dizaines de maisons privées, d'écoles, d'églises et de bâtiments municipaux furent incendiés et le bilan total est encore controversé : plus de 800 blessés, entre 36 et 300 morts, aux trois-quarts afro-américains, et 8 000 Noirs sans abri.

Tuskegee (expériences de) : «étude» médicale criminelle menée par des médecins américains entre 1932 et 1972. 600 Afro-Américains furent recrutés et reçurent des soins médicaux gratuits et des repas, sans qu'on leur précise l'objet de l'étude qui portait en fait sur la syphilis. Ceux qui souffraient de cette maladie n'en furent pas informés et ne furent jamais soignés, même après la découverte de la pénicilline et son usage massif dès 1943.

Tuskegee (aviateurs de) : groupe d'aviateurs afro-américains, formés à la base (ségréguée à l'époque) proche de Tuskegee, et qui se distinguèrent pendant la seconde guerre mondiale. Leurs exploits ont été l'objet de plusieurs films au cours des vingt dernières années et un musée a été construit en leur honneur.

Washington, Booker T. (1856-1915) : jeune professeur initialement formé au Hampton Institute (Virginie), il devint par la suite directeur du Tuskegee Institute (Alabama), deux établissements de formation des enseignants afro-américains, fondés aux États-Unis dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans un contexte marqué par la *Reconstruction* suite à la Guerre de Sécession (1861-1865), ainsi que par l'Abolition de l'esclavage dans les États du Sud, Booker T. Washington recentra la politique éducative de l'Institut autour des apprentissages manuels et techniques, envisagés comme un moyen pour les Afro-Américains de recouvrer leur dignité par la morale du travail et de favoriser leur autonomie matérielle et sociale au sein de l'économie capitaliste du pays, sans confrontation avec l'ordre ségrégationniste (stratégie que Booker T. Washington exposa le 18 septembre 1895 dans un discours souvent mentionné sous le nom de «compromis d'Atlanta») ; une perspective que ne manquèrent pas de soutenir les autorités, relayées en cela par le réalisme économique de philanthropes aussi emblématiques de la grande bourgeoisie euro-américaine que Rockefeller, Carnegie, etc. Booker T. Washington avait mis en place un réseau local et national de «lieutenants» qui recueillaient tous les renseignements et informations nécessaires pour la stratégie politique de son projet, et que l'on appelait la «Tuskegee Machine». En français, on pourra lire son livre *Up from slavery. Ascension d'un esclave émancipé*, publié en 2008 par Les Éditions libres.

Warnock, Raphael G. (1969-) : pasteur baptiste, partisan du droit à l'avortement et du mariage homosexuel, opposé à la peine de mort, il se fait connaître politiquement pour sa campagne en faveur de Medicaid et est élu sénateur démocrate de Géorgie en 2020.

Williams, Hosea Lorenzo (1926-2000) : homme de ménage, concierge, ouvrier agricole, il fait des études de chimiste après la seconde guerre mondiale, grâce aux bourses accordées aux GI's puis créa différentes petites entreprises. Militant de la NAACP puis membre de la direction du SCLC de Martin Luther King, il en est évincé après la mort de ce dernier. Surnommé par M.L. King, «*my wild, my Castro*» («mon [ami] intrépide, mon Castro») mais aussi «*ce taureau dans un magasin de porcelaine*», il est généralement présenté comme le dirigeant de la fraction «radicale» du SCLC contre celle plus modérée d'Andrew Young. Il n'eut effectivement pas la carrière de Young qui fut ambassadeur des États-Unis et maire d'Atlanta alors que Williams échoua à pratiquement toutes les élections auxquelles il se présenta (gouverneur, maire, sénateur). Il compensa ses échecs électoraux par un activisme tous azimuts : soutien aux luttes des syndicats contre Coca-Cola et Sears and Roebuck ; distribution de repas aux sans-abri, pendant plus de vingt ans, financée grâce à une sorte de Loto (le «Bingo») qui lui valut bien des critiques ; dénonciation virulente de la politique extérieure des États-Unis et des interventions de la CIA, etc. Le tout se soldant par des dizaines d'arrestations. Sa rhétorique fut

toujours grandiloquente²⁶ ce qui explique peut-être l'hostilité d'Adolph Reed à son égard, sans compter le fait que Hosea Williams soutint Ronald Reagan, de 1980 à 1984, pour ensuite revenir au Parti démocrate....

Winfrey, Oprah (1954-): fille de prolétaires, devenue actrice, animatrice très populaire et productrice de télévision et de cinéma, elle est aujourd'hui milliardaire et considérée comme une influenceuse de poids sur les sujets de société mais aussi dans le champ politique.

²⁶ Comme en témoigne cette vidéo prise en 1987 : https://www.youtube.com/watch?v=IKAy7UH_HSk . Avant d'être embarqué par les flics devant les caméras de télévision, il déclare : «*Nous serons frappés, notre sang coulera et il y a une grande possibilité que nombre d'entre nous meurent*» – ce qui est un peu décalé par rapport aux circonstances de son arrestation pacifique...